

Les Loisirs

INSPIRATION
UNE TABLE DE PÂQUES
PRINTANIÈRE

Lire en page 33



CANNES 2017 : CE QU'IL FAUT SAVOIR



Des cinéastes connus comme l'Autrichien Michael Haneke, le Français Jacques Doillon ou encore l'Américaine Sofia Coppola seront en compétition aux côtés de nouveaux venus lors du 70^e festival de Cannes, dont la programmation a été dévoilée hier. Découverte.
Lire en page 31

«J'ai voulu célébrer sa beauté, ses gens»...

MUSIQUE Avec Lamomali, -M-, alias Matthieu Chedid, déclare sa flamme au Mali.

J'ai voulu célébrer la beauté du Mali, sa culture, ses gens... -M- vient de sortir *Lamomali*, un disque afro-pop, coréalisé avec les musiciens Toumani et Sidiki Diabaté et rempli de tubes en puissance qui annoncent déjà l'été. Recevant dans un studio parisien dans un décor africain de circonstance, -M- évoque sa relation avec ce pays découvert en 2005 : «Humainement, c'est un peuple qui me touche. Pourtant, je ne les connais pas plus que ça, je n'y suis allé que quelquefois. Mais le feeling passe complètement.»

Sa première expérience malienne, il en parle avec un sourire d'adolescent : «Le premier soir, on m'a amené dans un maquis (NDLR : un bar en plein air). Un groupe jouait, tout le monde dansait, c'était très impressionnant. Ils m'ont fait monter sur scène. J'ai commencé à faire du Jimi Hendrix sur leur musique. À la fin, on me lançait des billets, on m'arrosait d'alcool. J'étais baptisé par les Maliens.»

Douze ans plus tard, «c'est pour eux» que l'artiste de 45 ans assure avoir fait cet album, «qui est aussi le fruit des rencontres» : le duo Amadou et Mariam, la comédienne et

chanteuse Fatoumata Diawara remarquée dans le film césarisé *Timbuktu*, et surtout l'homme à l'origine du projet, Toumani Diabaté, maître de la kora, cet instrument à 21 cordes. «En 2015, je l'ai invité avec son fils. On a posé trois micros dans mon salon et on a enregistré les bases d'un album en se disant "on verra ce qu'on en fait"», raconte -M- qui, ne souhaitait toutefois pas réaliser un disque de musique traditionnelle. «Je n'allais pas réinventer leur musique, elle est déjà sublime.»



➤ «Plus tu nous éclates tout ça, mieux ce sera!»

«Toumani voulait qu'on fasse de la pop, enchaîne-t-il. C'est lui qui m'a motivé, car je sacralisais complètement cette musique malienne, je ne touchais à presque

rien. Il m'a dit : "Matthieu, plus tu nous éclates tout ça, mieux ce sera!"» Au final, le Mali s'est bien invité dans l'univers de -M-, mais à dose assez homéopathique.

La kora lance la plupart des chansons, avant que la pop électrisée, funky du Français ne prenne le dessus. Hormis sur quelques plages atmosphériques, comme l'ouverture *Manitoumani*, l'ensemble s'avère énergique et remuant.

Danser au son du Mali, voici finalement la promesse faite par -M- et sa vingtaine d'invités sur cet album métissé, qui trouve son peps dans la production electro de Philippe Zdar, moitié du groupe Casius. Promesse qui devrait être tenue avec des hits comme *L'Âme au Mali* et *Bal de Bamako*.

Sur ce titre, -M-, accompagné du rappeur Oxmo Puccino, chante : «Honni soit qui mal y pense/Qu'importe la couleur de ta peau/Béni soit

qui au Mali danse/Au son des bals de Bamako». À l'image de cette chanson, ses textes oscillent entre poésie et utopie, avec un brin de naïveté. Pour *Solidarité*, -M- a voulu convoquer plusieurs nationalités. Outre les Diabaté, la chanteuse américaine Santigold, l'artiste libanaise Hiba Tawaji, le trompettiste franco-libanais Nekfeu ou le Sénégalais Youssou Ndour ont donné de leur voix.

Le prolongement scénique, qui débute à Lyon aux Nuits de Fourvières (début juin), Matthieu Chedid trépigne de le vivre, après en avoir eu un premier aperçu en janvier à Bamako. «On a joué ces morceaux avec pourtant pas grand-chose et ça a été extraordinaire.» «Je pense que ça va être fou, je ne le dis pas de façon racoleuse. Mais il ne faut pas passer à côté de cette vibration, elle ne court pas les rues», s'emballe-t-il, tout en rêvant déjà de boucler la boucle à Bamako. «J'aimerais beaucoup y finir la tournée après avoir commencé l'aventure là-bas. Ça serait magnifique», conclut-il.

Lamomali, de -M-.

Trois femmes trois destins



Pour son cinquième livre, *Le Vertige des falaises*, l'écrivain Gilles Paris a opté pour le roman choral. Une île, une ado de 14 ans et sa grand-mère, une famille et ses secrets. Au programme : la maladie, l'amour, la mort.
Lire en page 30

Patrimoine en péril



Certaines institutions culturelles de Bruxelles souffrent depuis des années des dysfonctionnements du système politique belge.
Lire en page 36

Les statues de la discorde

L'auteur du célèbre taureau de bronze de Wall Street n'en démord pas : la petite fille qui attire les foules en tenant tête à son bovin qui charge porte atteinte à ses droits d'auteur, fausse son message et... doit partir. Ladite statue, *The Fearless Girl*, de l'artiste américaine Kristen Visbal, a été installée à Wall Street face au taureau début mars, pour la journée de la Femme, et a connu un vif succès, au point que le maire de New York a décidé de la maintenir jusqu'en mars 2018. Une popularité qui semble gâcher la vie d'Arturo di Modica, 76 ans, le sculpteur à l'origine du taureau en place depuis 1989, symbolisant l'esprit d'entreprise américain. «C'est mal. Elle est là, à attaquer le taureau», dit-il.

Rock en Seine déjà attirant

Le festival Rock en Seine, dont la quinzième édition se déroulera à Saint-Cloud les 25, 26 et 27 août, a déjà dévoilé les 15 premiers artistes à son affiche, parmi lesquels PJ Harvey, The XX, Franz Ferdinand ou encore Cypress Hill. On y trouvera aussi At the Drive-In, The Kills, Ty Segall, Flume, Fakear, Rone, Mac DeMarco et Jain, notamment. Rock en Seine attire chaque année plus de 110 000 personnes.
www.rockenseine.com

«J'aime me sentir en marge...»

Pour *Le Vertige des falaises*, l'écrivain français Gilles Paris a opté pour le roman choral. Une île, une ado de 14 ans et sa grand-mère, une famille et ses secrets. Au programme : la maladie, l'amour, la mort.

Après le best-seller *Autobiographie d'une Courgette*, le nouveau roman de Gilles Paris met en scène trois femmes au fort caractère. Un jeu de dupes où les masques tombent les uns après les autres. Et si une seule personne détenait tous les secrets d'une famille sans le laisser paraître?

Entretien avec notre correspondant à Paris, Serge Bressan

Sur l'île, à une heure et demie en bateau du continent, une maison de verre et d'acier. La plus grande de l'endroit. Y vivent Olivia la grand-mère, Rose la mère atteinte d'un cancer et sa fille Marnie, une adolescente de 14 ans à la chevelure rousse. À Glass, toutes et tous triment leur part de mystère(s). De secrets, aussi.

C'est *Le Vertige des falaises*, roman de l'écrivain français Gilles Paris, auteur entre autres d'*Autobiographie d'une Courgette* (adapté l'an passé au cinéma par Claude Barras et récompensé par de multiples prix). «Le destin passe son temps à se jouer de nous, dit un des personnages. Rien n'est acquis, ni la vie qu'on se construit ni l'amour qu'on s'est promis pour toujours.»

Adorée de sa grand-mère, Marnie a l'âge de l'entre-deux, plus une enfant, pas encore une adulte. Et parce qu'elle voit et entend tout, effrontée, elle n'a plus guère d'illusions sur la vie qui va. Dans ce roman choral où l'émotion côtoie le sombre, Gilles Paris aborde avec élégance de nombreux thèmes, tels que la mort, l'amour, la maladie, la légèreté des êtres, les hommes volages ou la violence envers les femmes. Rencontre exclusive avec l'auteur du roman des secrets de famille et de la mélancolie.

Avec vos quatre précédents romans, vous étiez le "spécialiste" de l'enfant héros...

Gilles Paris: Mais depuis un moment, pour un nouveau roman, j'avais le souhait de ne pas être là où l'on m'attendait. Avec pour héros un enfant de 9 ans, on est vite confronté à un problème de vocabulaire. Oui, à 9 ans, un enfant possède un vocabulaire limité. J'avais envie de passer de l'enfant à l'adolescent, mais je souhaitais aussi ouvrir mon roman à deux personnages principaux. J'en suis arrivé pour *Le Vertige des falaises* à la forme du roman choral.



Photo : © Jean-Philippe Baltet

Gilles Paris : «On me connaît comme un optimiste, mais ce n'est pas vraiment le cas...»

Et ça commence fort avec deux premières phrases qui scotchent le lecteur : "Papa est mort. Je devrais avoir du chagrin, je n'en ai pas"...

Les trois premiers mots me sont venus immédiatement. Pour la suite, ça a été autrement plus difficile! Je travaille les mots, les phrases, je dégraisse, j'essaie de travailler la fluidité. Le plus dur dans l'écriture? Il faut sacrifier des détails, des phrases... J'écris en écoutant de la musique. Pour celui-ci, j'ai beaucoup écouté l'album de Charlie Puth, un jeune chanteur américain. Mais quand je

travaille ensuite sur le texte, c'est dans le silence total.

Comment gère-t-on un roman choral? On imagine un plan précis, détaillé...

Je n'ai aucun plan pour le roman, c'est l'histoire qui m'emmène dans l'écriture. J'avais au départ deux personnages

forts : Olivia, la grand-mère sexagénaire, et Marnie, sa petite-fille adolescente. Je devais veiller à ne pas leur donner le même langage... Et puis, il y a ceux qu'on appelle les personnages secondaires. Il ne faut pas les oublier, ce ne sont pas des ombres, ils doivent avoir une entité et ils permet-

tent une vision différente de la famille Mortemer. Dans un roman choral, chaque personnage a un point de vue et c'est la somme de tous qui donne la vision, la perception globale.

N'empêche! Marnie, l'ado de 14 ans, prend beaucoup de place dans ce *Vertige des falaises*...

Marnie, c'est ma part d'ombre! On me connaît comme un optimiste, mais ce n'est pas vraiment le cas... Marnie ne ressemble à aucun des héros de mes romans précédents. À 14 ans, elle a vu et entendu beaucoup de choses. Elle est chargée de beaucoup de violence... Oui, c'est un roman sombre, il n'y a pas beaucoup de place pour l'humour. Je voulais aussi qu'on soit vraiment au cœur d'un huis clos parfait. Voilà pourquoi l'histoire se déroule sur une île.

Avouez que, dans ce roman, les personnages masculins ne sont guère à leur avantage!

Je n'ai aucun plan pour le roman, c'est l'histoire qui m'emmène dans l'écriture

La vérité sur Jésus

Hors-la-loi de la littérature américaine, Nick Tosches est de retour avec *Sous Tibère*. Un roman coup-de-poing, tout empreint d'irrévérence.

Au printemps 2000, Nick Tosches travaillait sur un roman à venir. Il passe quelques journées au Vatican, y consulte des manuscrits. Sur l'un d'entre eux, un vieux parchemin, il lit les deux premiers mots : «Sub Tiberio». Le texte est signé Gaius Fulvius Falconius, écrit en latin voilà près de 2 000 ans et destiné à être lu par, seuls, lui et son petit-fils. Écrivain malin, Nick Tosches, Américain de 68 ans, prévient aussi : ce manuscrit, «j'ai décidé de le signer de mon nom». Titré *Sous Tibère* (NDLR : empereur romain, 42 av. J.-C. - 37 ap. J. C.), le romancier américain confirme qu'il est un sacré biographe (Jerry Lee Lewis, Dean Martin ou encore un gangster de haut vol) mais aussi un raconteur d'histoires bien barrées.

Après *Moi et le diable* en 2015, il se pointe à nouveau – et avec *Sous Tibère*, roman que la critique américaine a comparé à *La Dernière Tentation du Christ* de Nikos Kazantzakis, il joue l'audace et la fascination. Ainsi, il embarque son lecteur dans les mémoires de Gaius Fulvius Falconius, aristocrate romain, dont le travail était d'écrire les discours de l'empereur Tibère et dont Tosches rapporte les mots : «Je te parle à toi seul qui portes mon sang. Je te parle d'au-delà du royaume de la lumière, d'au-delà du royaume des ténébres. Je te parle, mon petit-fils, depuis ma tombe.»

Tombé en disgrâce, l'empereur doit filer en exil en Judée. Il y rencontre un jeune vagabond juif sans foi ni loi. Un drôle de lascar, le jeune homme : obsédé par le fric et le sexe. Tibère est fasciné, et il se met en tête de présenter le vagabond comme le messie attendu. «Avec ce roman, j'ai essayé de raconter la vérité sur Jésus», confie encore Nick Tosches, tenu outre-Atlantique pour un des plus grands écrivains américains vivants. Une fois encore, il déroule son roman après l'avoir bordé d'une bonne dose de recherches et de documentation. Il y ajoute une pointe de *Da Vinci Code* (Dan Brown) et du *Nom de la rose* (Umberto Eco). Un roman coup-de-poing qui saisit le lecteur dès les premières pages pour ne jamais le lâcher. Il y a l'humour de Nick Tosches, ce hors-la-loi littéraire qui pratique l'irrévérence – surtout quand il s'agit, bien évidemment, de religiosité et de morale!

S. B.

Sous Tibère, de Nick Tosches. Albin Michel.

Et maintenant, le «bookbuster»!

Avec *J'ai toujours cette musique dans la tête*, Agnès Martin-Lugand confirme sa place parmi les plus gros vendeurs français de roman.

Une confiance : «Ce que je vis, ça n'arrive pas dans la vraie vie. C'est comme dans un film»... À peine arrivé en librairie, *J'ai toujours cette musique dans la tête*, le cinquième roman de la Française Agnès Martin-Lugand, s'est retrouvé dans les premières places des hits et autres tops français. L'éditeur explique avoir mis en place un plan de lancement avec un budget de 200 000 euros pour un premier tirage de 100 000 exemplaires, et un magazine féminin a trouvé un néologisme, «bookbuster», pour évoquer les romans de la romancière de 38 ans, mère de deux enfants, ancienne psychologue-clinicienne qui n'a pas quitté sa maison de Rouen, en Normandie, malgré ses deux millions d'exemplaires vendus en France et les traductions dans 32 pays.

Et en fin d'année passée, avant la sortie de ce roman, elle figurait en huitième position dans le classement des plus gros vendeurs français. Pour *J'ai toujours cette musique dans la tête*, à l'exemple d'un entraîneur de sport, Agnès Martin-Lugand n'a pas changé sa «formule qui gagne». En moins de cinq ans, depuis 2013 et *Les gens heureux lisent et boivent du café*, elle a imposé un style. Une marque de fabrique Martin-Lugand. Une histoire bien ficelée, une écriture simple et efficace (qui, encore, souffre de quelques faiblesses)... Bon, c'est vrai, cette fois, elle s'offre un pas de côté, puisque, contrairement à ses précédents livres, la romancière donne le premier rôle à un personnage masculin prénommé Yanis.

Lui et Vera sont en couple, ils ont trois enfants et arrivés à la quarantaine, ils sont à un moment décisif de leur vie. «J'alterne les points de vue, confie Agnès Martin-Lugand. Je me suis glissée dans la peau d'un homme, car ce personnage a des choses à dire et je ne pouvais pas lui fermer le clapet. Je n'étais pas prête à le faire avant. Ça n'a pas été simple. Mais cette gymnastique m'a plu, je suis sortie de ma zone de confort.» Yanis doit prendre de grandes décisions professionnelles – «l'ampleur de la situation venait de m'exploser à la figure. Je m'en voulais terriblement de n'avoir rien vu...» – son couple et sa famille vont-ils résister? Réponse à la fin d'un roman efficace et sensuel.

S. B.

J'ai toujours cette musique dans la tête, d'Agnès Martin-Lugand. Michel Lafon.



Photo : © mathieu thauvin



Photo : © Deborah Feingold